

voureuse critique que, sous le nom de son héros Des Esseintes, J.-K. Huysmans a consacrées aux *Rimes de Joie* de Hannon, dans son fameux *A Rebours*.

Depuis sa conversion, l'auteur des *Foules de Lourdes* collabora assidument à notre revue catholique *Durendal*. Il offrit à celle-ci les bonnes pages de l'admirable tableau historique de l'Europe au xv^e siècle, introduction de son livre sur *Sainte Lydwine de Schiedam*. Pour honorer la mémoire de son collaborateur, M. l'abbé Moeller, directeur de *Durendal*, eut l'excellente idée de convier notre monde catholique et notre monde littéraire à une messe solennelle suivie d'une oraison funèbre prononcée par Dom Besse, bénédictin de Ligugé. Discours touchant d'un ami du défunt, belle et intéressante page oratoire. Au nombre des littérateurs qui avaient répondu à l'invitation de *Durendal*, on remarquait notre nouveau ministre des Sciences et des Arts, M. le baron Descamps-David, qui, soit dit en passant, paraît de plus en plus *the right man at the right place*.

A propos du centenaire du célèbre violoncelliste belge **Franz Servais**, né à Halle 6 juin 1807 et mort en 1866 dans sa petite ville natale, M. Edmond Michotte, amateur et lettré bien connu, ami intime de Servais, a communiqué à M. Henri de Curzon, qui les publie dans *le Guide musical*, de très intéressants souvenirs auxquels nous empruntons cette anecdote : « Très spontané dans ses impressions, Servais était pourtant incapable de certaines concessions et sa bonté d'âme ou son indulgence n'allait pas jusqu'à épargner les malfaiteurs de l'art. Jamais je ne l'ai vu si animé d'indignation que le jour de la première de *Tannhäuser* à Paris, à laquelle j'assistais avec lui. En sortant il déclara à la comtesse Nesselrode, qui lui demandait son avis : « Je rougis de m'être mêlé à un tel tas de barbares. » Et il n'eut de cesse que je l'eusse présenté à Wagner. Le lendemain je le conduisis donc rue Newton... et il pleura en serrant les mains du maître. Wagner, au contraire, était de fort bonne humeur, et un moment il se mit au piano, joua quelques fragments de *Tannhäuser*, et imita en sifflant le brouhaha du public de l'Opéra, la veille... »

Servais n'avait que cinquante-neuf ans quand il a disparu. Un voyage en Russie, l'année précédente, un refroidissement pris dans le trajet de Saint-Petersbourg à Moscou, hâta certainement sa fin. De son mariage avec M^{lle} Feyghin, une Russe, il avait eu cinq enfants : Sophie, mariée au sculpteur polonais Godebski, l'auteur de la statue de Servais, qui se dresse sur la place de sa villette natale ; Marie, qui épousa M. Raymond de Coster ; Frantz, pianiste et compositeur, l'auteur de *l'Apollonide* (à quand cette belle œuvre au théâtre de la Monnaie ?) enlevé bien prématurément à ses amis et à son art ; Joseph, violoncelliste, professeur au conservatoire de

Bruxelles, mort aussi dans toute la force de l'âge et du talent ; enfin Augusta, qui devait être un jour M^{me} Ernest Van Dyck.

Les livres abondent dans tous les genres. Il y en a même trop. Mais quelques-uns nous dédommagent largement de la médiocrité et surtout de ce qu'on pourrait appeler la suffisante insuffisance des autres. C'est d'abord un nouveau Verhaeren : **la Guirlande des Dunes**, un second cahier de la série *Toute la Flandre*, dont fait partie *les Tendresses premières*. De l'émotion, de la sympathie, des joies à la fois sensuelles et sentimentales, interprétées avec un art de plus en plus ferme et souple. Des paysages et des marines comme n'en peignirent que rarement sur la toile, et avec des couleurs, les maîtres du genre. Mais des figures aussi, d'inoubliables et impérieuses figures de pauvres diables, cependant : pêcheurs, poissardes, journaliers, valets de ferme, exilés, aôûterons allant louer leurs bras, là-bas en France ; buveurs de soleil que la misère contraint à descendre dans les mines du Pays Noir, ou qui s'en vont plus loin encore... Un livre patrial dans le plus noble sens de ce mot, des poèmes suggestifs et évocateurs entre tous, sentant bon et fort la marine. Une œuvre à la fois très française, par la richesse de la langue, mais très flamande par la sensibilité, la vision et même par le choix des mots. Très français, pourtant, ces mots que Verhaeren veut riches, sonores, nouveaux et forts jusqu'à la rudesse. Œuvre bien septentrionale aussi par ses rythmes auxquels se balanceraient, se briseraient et se berceraient les vagues de notre mer du Nord.

M. André Ruyters nous donne une nouvelle édition (typographiquement impeccable à quelques coquilles près (voir aux pages 21, 92, 208), enrichie de plusieurs chapitres, de son **Mauvais Riche**, recueil de lettres et de dialogues dont les pensées et maximes personnelles, hautaines jusqu'à la cruauté et souvent paradoxales, renferment cependant un grand fond de vérité et sont exprimées avec une rare élégance de nature à leur rallier d'autant plus complaisamment les suffrages des libres esprits que les excès et la promiscuité des foules niveleuses rejettent fatalement vers l'aristocratie.

Nous avons lu aussi avec le plus vif intérêt *la Cluse*, une forte comédie dramatique en 4 actes, de M. Georges Rens, éditée par *la Belgique artistique et littéraire*. La donnée, hardie à l'égal des plus audacieuses du théâtre anglais de la Renaissance, est présentée et défendue en une langue devenue très ferme et avec d'incontestables dons de dramatisseur.

M. Georges Polti ayant déjà signalé avec éloges aux lecteurs de cette revue *Hélène Pradier*, la pièce de M. André Fontainas éditée également à Bruxelles par *la Belgique artistique et littéraire*, je ne m'y arrêterai donc pas.